

De Woody Allen à John Landis Quand la télévision nous réserve d'agréables surprises

Sylvie Gendron

Number 176, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1995). De Woody Allen à John Landis : quand la télévision nous réserve d'agréables surprises. *Séquences*, (176), 54–54.

De Woody Allen à John Landis

*Quand la télévision nous
réserve d'agréables surprises*



L'équipe de *Dream On*

Traditionnellement, la télévision marque la période du temps des fêtes d'une pléthore d'émissions spéciales, et nous sommes littéralement bombardés de sapins, de guirlandes, de dinde et de bons sentiments. Au énième *White Christmas* et autre *Minuit Chrétien*, on n'a plus qu'un désir: que ça cesse! Aussi lorsqu'arrive janvier, personne n'est vraiment fâché de retrouver ses petites habitudes. Seulement voilà: les téléviseurs innovent depuis quelques années et le début d'année marque aussi le début de nouveaux horaires, de nouvelles séries, de déplacements de grilles. Le plus souvent, on joue à la chaise musicale — on prend les mêmes et on recommence — et au bout du compte, on ne s'y retrouve plus. On pitonne désespérément à la recherche de son émission préférée et peut-être que, ce faisant, on tombe alors tombé sur l'une des plus belles surprises du nouvel an.

Il s'agit de *Dream On*, une série datant déjà de 1990. Elle était autrefois réservée exclusivement aux chanceux qui recevaient TMN ou HBO. Créée par Marta Kauffman et David Crane et produite par John Landis et Kevin F. Bright, elle raconte les aventures ordinaires de Martin Tupper (Brian Benben), divorcé dans la bonne trentaine, conseiller en rédaction travaillant pour un éditeur new-yorkais. Bien entendu, il rêvait d'être un auteur à succès mais il se contente d'aider à la publication d'œuvres populaires et le plus souvent d'un goût douteux.

Ce qui caractérise cette série, c'est que la vie de Martin Tupper est commentée, ponctuée et illustrée par des extraits de séries télé et de films américains des années 50 et 60. Martin, comme beaucoup

d'entre nous, a littéralement grandi devant la télévision. Que dis-je: il a été gavé de télévision à l'époque bénie où on lui consentait toutes les vertus dont l'une, et non des moindres, était d'occuper les enfants. Toutes ses références culturelles affectives lui viennent de cette nounou cathodique. *Dream On* est la parfaite illustration des effets de la culture télévisuelle sur la façon dont parfois nous fonctionnons lorsque nous évoquons nos souvenirs et que nous commentons nos propres vies. Car qui n'a déjà comparé ce qu'il vivait avec un épisode de *Papa a Raison* (?), ou *Mission Impossible* (!)?

Le choix des commentaires est des plus judicieux mais *Dream On* est surtout une comédie qui se démarque parce qu'elle s'adresse exclusivement aux adultes. Elle traite de leurs problèmes relationnels, de leurs angoisses existentielles et le fait dans un langage qui leur est propre. *Dream On* pourrait en choquer plus d'un si, bien sûr, les dialogues et les images n'avaient été censurés. Dormez en paix bonnes gens, on aura pris soin d'épargner aux téléspectateurs canadiens les scènes de stupre. Le contraire m'eut étonné. Cependant, cette série ne véhicule rien de bien répréhensible; il est des choses autrement plus vulgaires et choquantes qui passent aux heures de grandes écoutes. Je ne veux pas dire qu'il y ait quoi que ce soit à censurer: il est des choses bien plus vulgaires qui passent aux heures de grande écoute. Seulement, les mots de quatre lettres (en anglais) y sont souvent entendus et les scènes de sexe y sont légion, au moins autant sinon plus que dans *NYPD Blue*. Pourtant, ne vous méprenez pas: ce n'est jamais grivois ou racoleur. Ce n'est pas non plus esthétique.

C'est réaliste, comme ces aventures peu reluisantes que nous vivons tous un jour ou l'autre.

Pour avoir vu presque tous les épisodes, je puis vous assurer que *Dream On* tient ses promesses. Il faut cependant passer le cap des premiers épisodes: on peut aisément s'imaginer la systématisation du procédé de référence. Au début, il est fait abruptement et peut agacer un tantinet. Mais tout cela se corrige après un temps et les transitions de la situation à la référence sont beaucoup plus subtiles. Il faut aussi préciser que plusieurs des séries utilisées en commentaire nous sont presque inconnues, en tout cas, de première main. On s'y retrouve cependant puisque depuis, nous les avons absorbées d'une façon ou d'une autre (ex: *Leave It to Beaver*). On y utilise aussi des références cinématographiques et on est parfois étonné d'y découvrir Joan Crawford ou James Cagney. Une autre petite chose du premier épisode pourrait agacer: des rires en boîte ont été ajoutés alors que la série n'était pas réalisée en public, selon l'expression consacrée. C'est assez désagréable et ridicule mais si j'ai bonne mémoire, ils disparaissent rapidement. Par contre, ces rires rappellent exactement ceux que l'on entendait dans les séries des années 60; souvenez-vous de *Bewitched* ou de *Gilligan's Island*. Peut-être s'agit-il là d'une autre référence?

Si la télévision vous intéresse, et qu'elle fait partie de votre univers depuis la nuit des temps, *Dream On* vous passionnera sûrement. À voir les mercredis à 21h00, sur CBC (6 ou 13 câblé).

Sylvie Gendron